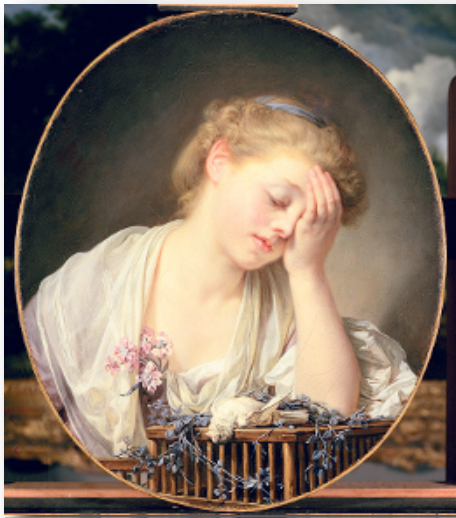


Frémir plutôt que réfléchir - La stratégie de l'émotion

Des émissions de divertissement à l'actualité médiatique en passant par les discours politiques, le recours à l'émotion est devenu l'une des figures imposées de la vie publique. Si les émotions, positives ou négatives, enrichissent l'existence, cette forme d'expression peut poser de redoutables défis à la démocratie lorsqu'elle se fait envahissante et tend à remplacer l'analyse.



Jean-Baptiste Greuze. – "Une jeune fille, qui pleure son oiseau mort", 1765 - Bridgeman Images - Scottish National Gallery, Edinburgh

Il en est de la démocratie comme des grenouilles. Une grenouille jetée dans une bassine d'eau bouillante s'en extrait d'un bond ; la même, placée dans un bain d'eau froide sous lequel le feu couve, se laisse cuire insensiblement.

De multiples phénomènes se conjuguent pour "cuire" insidieusement les démocraties, à rebours de l'effet que produit un coup d'Etat avec ses militaires et ses arrestations d'opposants sur fond de *Sambre-et-Meuse* tournant en boucle à la radio. Tel l'innocent frémissement d'une eau qui bout, les dégâts occasionnés n'apparaissent jamais qu'au fil d'une juxtaposition dédramatisante. Les combustibles qui alimentent le feu sous la marmite ont été abondamment décrits ici et là ¹. On s'est, en revanche, assez peu arrêté sur le rôle que joue l'invasion de l'espace social par l'émotion. Les médias y contribuent abondamment, sans qu'on mesure toujours ce que ce phénomène peut avoir de destructeur pour la démocratie et la capacité de penser.

Il suffit de taper "*l'émotion est grande*" sur un moteur de recherche pour voir défiler une infinité de nouvelles, du banal fait divers aux attentats qui ont récemment ensanglanté l'actualité de Beyrouth à Ouagadougou. Ainsi, "*l'émotion est grande*" dans le monde après les crimes du 13 novembre dans la capitale française ; mais elle l'était aussi quelque temps auparavant à Petit-Palais-et-Cornemps après l'accident de bus qui a coûté la vie à 43 personnes (FranceTV Info, 24 octobre 2015), à Calais lors de la démolition des bâtiments du vieil hôpital (France 3, 20 novembre 2015) ou encore à Epinac, d'où est originaire Mme Claudia Priest, enlevée en Centrafrique début 2015 (*Journal de Saône-et-Loire*, édition d'Autun, 21 janvier 2015). Elle l'était également en fin d'année

¹ Lire par exemple Jean-Jacques Gandini, "*Vers un état d'exception permanent*", *Le Monde diplomatique*, janvier 2016.

"pour Brigitte, enfin locataire d'un appartement, qu'elle a pu meubler grâce aux clubs de services du Mont-Dore" (Les Nouvelles calédoniennes, 6 janvier 2016).

On pourrait prolonger à l'infini une liste d'exemples qui ne traduit aucune hiérarchie autre que celle du ressenti réel ou supposé des populations et de ceux qui les observent.

Les médias ne sont pas seuls à jouer de l'accordéon émotionnel. Les responsables politiques s'y adonnent également, notamment lorsqu'il s'agit de masquer leur impuissance ou de justifier, comme si elles relevaient de la fatalité, les mesures qu'ils s'approprient à prendre. Il en est ainsi en matière migratoire, où la précaution compassionnelle est de mise avant de se lancer dans l'explication alambiquée de l'impuissance européenne. De M. François Fillon, député du parti Les Républicains, au premier ministre Manuel Valls, "*insoutenable*" fut sans doute le mot le plus employé pour qualifier l'image du petit réfugié syrien Aylan Kurdi gisant sans vie sur une plage de Turquie, le 2 septembre 2015, avant qu'on décide de ne rien faire pour tarir les sources du désespoir migratoire.

Dans un registre moins tragique, les commentateurs ont souligné l'"*émotion*" du ministre des affaires étrangères Laurent Fabius scellant, des larmes dans la voix, un accord pourtant bien fragile à la fin de la 21e conférence des Nations unies sur le climat (COP21) à Paris². Enfin, devant les maires de France, le 18 novembre 2015, le président François Hollande eut un lapsus révélateur : il évoqua "*les attentats qui ont ensanglanté la France*".

Foules mutiques des marches blanches

Paravent de l'impuissance ou de la lâcheté politique, le recours à l'émotion peut avoir des conséquences dramatiques immédiates. Ainsi, l'avocat de M. Loïc Sécher, Me Eric Dupont-Moretti, a qualifié de "*fiasco dû à la dictature de l'émotion*" l'erreur judiciaire dont a été victime son client. Ouvrier agricole, M. Sécher avait été accusé de viol par une adolescente. Après des années d'emprisonnement, il s'est finalement vu innocenter par le témoignage de celle-ci, devenue majeure, qui a reconnu avoir tout inventé. Comme dans l'affaire d'Outreau, la justice a rencontré les plus grandes difficultés à revenir sur une décision erronée, prise sous l'empire de récits aussi imaginaires que spectaculaires et du souci, bien légitime, de protéger des mineurs de mauvais traitements. Les simplifications médiatiques, le culte du "*temps réel*", les réseaux sociaux n'encouragent pas la sérénité dans ces affaires délicates.

Au-delà de la simple sortie de route politico-médiatique, l'émotion devient l'un des ressorts majeurs de l'expression sociale et du décryptage des événements. Même les chefs d'entreprise sont incités à faire de leur "*intelligence émotionnelle*" un outil de management, tandis que leurs salariés peuvent y recourir pour obtenir une augmentation³.

L'un des symboles les plus visibles de l'invasion de l'espace public par l'émotion est le phénomène grandissant des marches blanches. La plupart du temps spontanées, celles-ci rassemblent, à la suite d'un accident ou d'un crime particulièrement odieux, des foules parfois immenses à l'échelle des villes et des villages où elles se déroulent. La première eut lieu en 1996 en Belgique, lors de l'arrestation du pédophile Marc Dutroux. Elles sont dites "*blanches*" car elles renvoient à la

² Lire Philippe Descamps, "*Le pari ambigu de la coopération climatique*", La valise diplomatique, 19 décembre 2015.

³ Cf. David Goleman, *L'Intelligence émotionnelle*, J'ai lu, coll. "Bien-être", Paris, 2003. Lire Manière de voir, no 96, "*La fabrique du conformisme*", décembre 2007-janvier 2008.

non-violence et à l'idéal de paix. Elles expriment l'indignation face à des agissements aussi insupportables qu'incompréhensibles.

Aucun slogan, aucune revendication ne les accompagne. Des foules délibérément mutiques s'ébranlent, plaçant souvent en tête de cortège des enfants, symboles d'innocence et de foi dans l'avenir, portant parfois des bougies. Le philosophe Christophe Godin y voit l'expression d'une "crise de société" caractérisée par l'"empire des émotions" auquel "cette pratique donne un écho considérable"⁴.

Ces processions des temps nouveaux sont à rapprocher de la valorisation omniprésente de la figure de la victime, parée de toutes les vertus et à laquelle on rend un hommage absolu, sans s'interroger, par un processus d'empathie. "Cela aurait pu être moi", répètent significativement les personnes interrogées sur un fait divers tragique ou criminel. Toute catastrophe s'accompagne ainsi du déploiement théâtral de cellules d'aide psychologique. Les procès de la Cour pénale internationale prévoient désormais des espaces de parole pour les victimes, sans lien avec les nécessités de la manifestation de la vérité dans une affaire donnée, ni interrogation sur les chocs préjudiciables à la sérénité des délibérations que peuvent provoquer ces témoignages souvent aussi sensationnels qu'inutiles.

Le culte de la victime a trouvé en France une illustration symptomatique dans le projet — finalement abandonné — de transfert au Panthéon des cendres d'Alfred Dreyfus, objet d'une campagne antisémite d'une rare violence dans les années 1890. Ne confond-on pas ici victime et héros ? Le capitaine n'a fait que subir douloureusement les événements ; à aucun moment il n'a agi d'une manière qui le distingue. A l'opposé, le lieutenant-colonel Georges Picquart, congédié du ministère de la guerre et radié de l'armée pour avoir dénoncé le complot ourdi contre Dreyfus, pourrait bénéficier à bon droit de l'attention des *panthéonisateurs* les moins regardants et rejoindre Emile Zola. Autre exemple de confusion victimaire : le choix de rendre hommage aux victimes des attentats de Paris dans la cour des Invalides, lieu pensé par Louis XIV pour les soldats blessés au front. La cérémonie a accordé une large place à l'émotion, mise en scène devant les caméras. Le psychologue Jacques Cosnier va jusqu'à parler d'une société "pathophile"⁵. La philosophe Catherine Kintzler s'inquiète quant à elle de la "dictature avilissante de l'affectivité"⁶.

L'émotion pose un redoutable défi à la démocratie, car il s'agit, par nature, d'un phénomène qui place le citoyen en position passive. Il réagit au lieu d'agir. Il s'en remet à son ressenti plus qu'à sa raison. Ce sont les événements qui le motivent, pas sa pensée. Les marches blanches n'ont aucune conséquence pratique : la justice demeure sans moyens, la société continue de se décomposer. D'ailleurs, on n'a encore répertorié aucune marche blanche pour le suicide d'un chômeur ou l'assassinat d'un inspecteur du travail.

"L'émotion est subie. On ne peut pas en sortir à son gré, elle s'épuise d'elle-même, mais nous ne pouvons l'arrêter, écrivait Jean-Paul Sartre. Lorsque, toutes voies étant barrées, la conscience se précipite dans le monde magique de l'émotion, elle s'y précipite tout entière en se dégradant (...). La conscience qui s'émeut ressemble assez à la conscience qui s'endort"⁷.

⁴ Christophe Godin, "La marche blanche est un symptôme d'une société en crise", *L'Obs*, Paris, 26 avril 2015.

⁵ Jacques Cosnier, *Psychologie des émotions et des sentiments*, Retz, Paris, 1994.

⁶ Catherine Kintzler, "Condorcet, le professeur de liberté", *Marianne*, Paris, 6 novembre 2015.

⁷ Jean-Paul Sartre, *Esquisse d'une théorie de l'émotion. Psychologie, phénoménologie et psychologie phénoménologique de l'émotion*, Hermann, Paris, 1938 (rééd. : *Le Livre de poche*, Paris, 2000).

A la "stratégie du choc"⁸ décryptée par Naomi Klein, faut-il ajouter une "stratégie de l'émotion" ? La classe dirigeante s'en servirait pour dépolitiser les débats et pour maintenir les citoyens dans la position d'enfants dominés par leurs affects.

L'émotion abolit la distance entre le sujet et l'objet ; elle empêche le recul nécessaire à la pensée ; elle prive le citoyen du temps de la réflexion et du débat.

"L'émotion s'impose dans l'immédiateté, dans sa totalité," nous explique M. Claude-Jean Lenoir, ancien président du cercle Condorcet-Voltaire. "Elle s'impose au point que toute conscience est émotion, est cette émotion. L'émotion demeure l'ennemie radicale de la raison : elle n'essaie pas de comprendre, elle "ressent". On doit cet état de fait contemporain sans doute aussi à l'influence et à l'émergence des réseaux sociaux. De distance, aucune ! On "tweete", on "gazouille" à tour de bras. Se dégradent le sens critique, la culture, la recherche de la vérité. On "balance"."

La valorisation de l'émotion constitue ainsi un terreau favorable aux embrigadements guerriers des philosophes médiatiques toujours prêts à soutenir une guerre "humanitaire", à l'instar d'un Bernard-Henri Lévy dans l'expédition de Libye en 2011.

Mais aussi un terreau plus quotidiennement favorable aux mécaniques du *storytelling*⁹ et aux fausses évidences du populisme. A la veille de l'élection présidentielle de 2002, l'agression du retraité Paul Voise, montée en épingle par les médias, avait suscité un déluge de discours réactionnaires sur la "lutte contre la délinquance". Dans son fameux discours de Dakar, en 2008, M. Nicolas Sarkozy avait pu affirmer :

"Je crois moi-même à ce besoin de croire plutôt que de comprendre, de ressentir plutôt que de raisonner, d'être en harmonie plutôt que d'être en conquête..."

Mais la marche blanche vient aussi combler un vide laissé par les formes collectives d'action, comme le syndicalisme ou le militantisme politique. Il n'est sans doute pas anodin, d'ailleurs, que le phénomène soit né en Belgique, aux grandes heures de la décomposition de l'Etat central, et qu'il se soit particulièrement développé dans le nord de la France, où la désindustrialisation a eu des conséquences dévastatrices sur le tissu social.

Face aux souffrances et à la crainte de l'avenir, l'émotion réhumanise ; elle s'oppose au cynisme. Elle fait aussi du bien. Elle soulage d'autant plus qu'elle est partagée, comme lors d'une cérémonie aux Invalides. Elle conjure brièvement le sentiment pesant de l'impuissance en permettant une communion, certes un peu primitive, face à la dureté des temps.

"Un téléspectateur ému chez lui par un crime ou par le massacre de Charlie Hebdo est seul," explique encore Godin. "La marche blanche lui permet de partager son émotion. Le phénomène est évidemment social. Et en même temps très équivoque."

En ce sens, l'émotion ne traduit-elle pas un désir confus de "(re)faire société", de retisser le lien social ?

⁸ Naomi Klein, La Stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre, Actes Sud, Arles, 2008.

⁹ Lire Christian Salmon, "Une machine à fabriquer des histoires", Le Monde diplomatique, novembre 2006.

Interrogée sur l'absence de processus révolutionnaire dans une France pourtant en pleine régression sociale et politique, l'historienne Sophie Wahnich explique¹⁰ que la révolution de 1789 peut aussi s'analyser comme l'aboutissement d'un long processus de politisation de la société, entamé au sein des assemblées communales de l'Ancien Régime. Les Français avaient pris l'habitude d'y échanger d'abord sur les affaires locales ; ils perpétuèrent cette habitude lors des événements liés à la convocation des états généraux durant l'année 1789. La profondeur de la crise politique actuelle tient aussi au fait que cet espace public a progressivement disparu.

Si donc la marche blanche est en quelque sorte le stade primaire du ravaudage du tissu politique, la perspective change. Elle est ainsi "*implicitement politique*", selon Godin ; il y voit une récrimination non dite contre la puissance publique qui "*ne protège plus*". On se souvient que la première marche, en Belgique, avait aussi pour but de protester contre l'incurie de la police et de la justice dans la poursuite d'un criminel qui avait échappé à leur vigilance. Pour contribuer à la reconstruction de la démocratie, le processus devrait alors prolonger les liens tissés dans l'émotion et mener à leur politisation progressive.

La métaphore de la grenouille trouve d'ailleurs un pendant chez Voltaire, qui racontait l'histoire de deux d'entre elles tombées dans une jatte de lait. La première se met à prier sans bouger, finit par s'enfoncer et se noie ; la seconde se débat tant et si bien que le lait devient beurre. Elle n'a plus alors qu'à prendre appui sur cet élément solide pour sauter hors de la jatte.

Anne-Cécile Robert

En perspective

- ☛ **Vivre en troupeau en se pensant libres** > Dany-Robert Dufour, janvier 2008 - L'individualisme n'est pas la maladie de notre époque, c'est l'égoïsme, ce self love, cher à Adam Smith, chanté par toute la pensée libérale. L'époque est à la promotion de l'égoïsme, la production d'ego d'autant plus ...
- ☛ **Le moral des ménages** > Mona Chollet, décembre 2007
- ☛ **Néfastes effets de l'idéologie politico-médiatique** > François Brune, mai 1993 - L'exagération médiatique des "contraintes" qui interdiraient d'agir et la fabrication d'une réalité télévisée sans rapport avec la vie des téléspectateurs ont accéléré la dépolitisation de l'opinion. Comment réagir ...

¹⁰ Conférence publique à l'université de Nancy, 26 octobre 2015.